



Le monde d'après

Septembre 2020

Jean-Guillaume Lanuque · Mona Messine · Emma Michel

reticule.fr

Réticule #8 : Le monde d'après

Septembre 2020

Table des Matières

Terre chrysalide, ciel de rage

Jean-Guillaume Lanuque

Elyptus

Emma Michel

Le monde d'après

Mona Messine

Inscrivez-vous à la newsletter sur reticule.fr

[Facebook](#) - [Twitter](#) - [Email](#)

Soutenez-nous sur [Tipeee](#)

© 2020 Réticule. Tous droits réservés.

Terre chrysalide, ciel de rage

Jean-Guillaume Lanuque

« *Je suis pessimiste avec l'intelligence, mais optimiste par la volonté* » Antonio Gramsci, 19 décembre 1929

Lorsque sa tête heurta une nouvelle fois la paroi, Gaël ne pensa même pas à la bosse supplémentaire qu'il allait récolter. C'était bien là le cadet de ses soucis ! Par-delà la vitre, l'enfer se déchaînait. Tout au moins ce qui s'en rapprochait le plus sur cette Terre bouleversée par la transition climatique. Oh, l'expression avait été murement choisie, ni trop anxiogène, ni trop explicite quant à ses débouchés possibles, de quoi faire mieux supporter les dérèglements induits par la constante aggravation du réchauffement... Les cons ! Les mots, en l'occurrence, ne lui serviraient à rien pour se sortir de cette méga-tempête. Là aussi, une appellation inédite mise au point par des experts n'en ayant jamais traversé de l'intérieur. Quelle chance il avait ! Son planeur solaire était brinquebalé depuis un temps qu'il évaluait à au moins une heure, pour un palmarès digne d'une compétition impossible : une aile percée à plusieurs endroits par des impacts de grêlons dignes de météorites, le gouvernail tordu par un jet de foudre, la

vitre étoilée suite à la rencontre avec un animal non identifié transporté gratos par une des tornades de ce mastodonte. Et comme si cela ne suffisait pas, les batteries électriques montées en réseau arrivaient à leurs dernières extrémités, et le navigateur semblait définitivement en état de mort cérébrale. Il ne savait même plus où il se trouvait, et c'était peut-être ça le pire. Car s'il pensait pouvoir se sortir de cette frénésie naturelle, il n'en serait pas de même s'il franchissait la frontière chinoise. Depuis que le pays avait fait le choix du repli, visant une autarcie dictatoriale verte et rouge, le rideau de bambou d'antan s'était concrétisé en une série de balises aériennes, solidement reliées au sol par autant de mines nucléaires. Autrement dit, une erreur de direction, et adieu Berthe ! Encore un choc, frontal celui-là ; la douleur nasale et le goût de fer chaud sur ses lèvres ne trompaient pas. Évidemment, la météorologie, de science, s'était transformée en alter égo de l'astrologie. Et encore, il accordait davantage de crédit aux caractéristiques supposées de son signe – Taureau – qu'aux prévisions de ces bouffons. Une chance sur combien pour qu'une méga-tempête naisse sur son itinéraire, au fait ? On avait déjà les tempêtes « normales », qui s'étaient multipliées et généralisées au fil des décennies, mais la fameuse entrée dans la quatrième décennie du XXI^e siècle avait vu l'apparition de leurs grandes sœurs : des monstres s'étendant sur

plusieurs centaines de kilomètres, que quelqu'un avait définis comme un concert de tornades. Ouais, pas mal, mais Gaël aurait préféré que le mec s'amuse à calculer les chances de survie pour un pilote dans un tel pandémonium. Putain, il ne manquait plus que ça : voilà que le planeur partait en vrilles horizontales. Son sang passé à la centrifugeuse, ses yeux se fermèrent presque avec soulagement. Juste avant de sombrer dans l'inconscience, il eut une dernière vision : celle d'une ville flamboyante, posée au bord d'une étendue d'eau infinie, mais à l'envers...

Une ville flamboyante, il en avait déjà vu une par le passé. Vous savez, cette fameuse réplique que tout le monde sort à un moment ou un autre, sur CET événement dont on se souvient toute sa vie, pour lequel on se rappelle avec précision où on se trouvait, ce qu'on faisait. Pour un de ses enseignants, c'était le 11 septembre 2001, radoté à longueur de cours. Pour lui, un début de week-end presque ordinaire, en septembre 2029. Lorsqu'il avait appris l'assassinat de Greta Thunberg. La jeune femme en avait fait, du chemin, depuis son passage si médiatisé à la tribune de l'ONU. Elle avait initié un véritable mouvement international, une nébuleuse d'organisations, d'associations, d'ONG citoyennes, dont le but était de faire pression sur

les gouvernements pour une révolution verte. Des morts dans leurs rangs, il y en avait eu, ça oui, et pas qu'au Brésil, première étape de ce tour du monde du macabre. Les dérèglements du climat n'en finissaient pas de s'emballer, durant toute la décennie 2020, la montée des eaux plus rapide que prévue, les incendies de forêts, et quelques pandémies par-dessus liées au dégel du permafrost sibérien. On ne disait d'ailleurs plus « quel froid sibérien ! », mais plutôt « quel putain de virus sibérien ! ». Et le changement de cap des élites persistait à se faire à la vitesse de ces glaciers pourtant disparus, même pour les quelques gouvernements où les Verts avaient enfin obtenu la majorité parlementaire. L'appel de Greta Thunberg à renverser les pouvoirs en place, qu'elle lança le 1^{er} mai 2029, pour préparer l'ouverture d'une nouvelle décennie enfin décente, n'avait donc rien eu pour surprendre. L'agitation sociale connut d'ailleurs un net regain, dans pratiquement tous les pays du globe, avant le choc du 15 juillet : l'enlèvement de l'égérie verte, durant son voyage entre la Suède et Paris. Les semaines qui suivirent, l'humanité – ou tout au moins une bonne part d'entre elle – les vécut en apnée. Des informations transmises au compte-goutte ; une vidéo où on voyait Greta, le visage tuméfié, crachant à la face de la caméra ; des

revendications contradictoires, mêlant condamnation du totalitarisme écologique, plainte de la disparition du mâle et lutte contre l'antéchrist. Jusqu'à ce week-end de septembre, où le corps supplicié de l'activiste soit retrouvé et identifié dans une rue de Rouen. De meneuse, elle était devenue martyre. Symbole. Figure de ralliement et d'unanimité. Ce vendredi soir, Gaël Donpleu était en train de prendre l'apéro avec sa femme, Alicia, quand leurs portables sonnèrent de concert. Immédiatement, une clameur glaçante semblant venir de partout et de nulle part. Des cris dans la rue, des bris de vitres. Il ne savait pas comment l'idée lui en était venue si vite, mais saisissant deux sacs à dos, il intima l'ordre à Alicia de prendre l'essentiel. Pas le temps de discuter, il fallait agir. Ils étaient ensemble depuis suffisamment longtemps pour opérer de concert. Vingt minutes, pas plus, d'écoulées, et les voilà sur le trottoir. Le choc. Une foule dense, des voitures prises à partie alors qu'elles tentaient de quitter les lieux. Et déjà, au loin, les panaches opaques des premiers incendies. La ville rose mutait pour devenir cramoisie. Prenant son épouse par la main, Gaël se fraya péniblement un chemin dans la cohue, cette masse devenue force, puissance, colère. Il avait déjà un plan tout tracé : se rendre à pied jusqu'à la start-up installée

en périphérie de l'agglomération où il travaillait, et où il savait pouvoir trouver des vélos électriques – s'en servir pour se rendre dans la résidence secondaire de ses parents, près d'Albi – attendre que la situation se calme et permette d'y voir clair. Il ne pouvait se douter que trois ans seraient nécessaires... ni qu'il les vivrait seul, sans Alicia. Près de la place du Capitole, un mouvement de foule comme il n'en avait vécu que dans des concerts de métal, les mains qui se dénouent, lui tombant par terre, piétiné, deux doigts gauches brisés ; s'étant extrait de la mêlée, l'incapacité à voir Alicia. Dans un restaurant proche, réquisitionné pour amener les corps des victimes de la panique : sur une des tables, où trônait encore un reste d'entrecôte et de frites trop cuites, Alicia, la cage thoracique enfoncée. Fallait-il vraiment subir la mort de si près pour prendre conscience de la fragilité du vivant ? La Grande Réaction venait de débiter. Oh, pas vraiment la révolution ordonnée appelée par Greta Thunberg, ou qu'un de ses camarades de fac souhaitait, en bon trotskyste qu'il était devenu ; son appel à la nécessaire violence révolutionnaire avait même fait pleurer sa meilleure amie, quelle ironie ! Aucune organisation n'avait de toute façon les moyens, ni peut-être la volonté de singer les bolcheviques de 1917. À la place, des

émeutes, oui, mais aussi des actions plus ou moins coordonnées, des zones d'autonomie proclamées à divers endroits, le pouvoir légal poussé vers la sortie ou chassé un peu plus violemment, l'incapacité de la plupart des États à orchestrer le retour à la normale et la cure d'amaigrissement de la plupart des territoires placés sous leur autorité. Quelle était cette normalité qui laissait mourir une pure, une innocente ? Toute une large partie de la jeunesse, entre autres, n'avait pas attendu les rumeurs circulant dès l'été sur la toile, accusant les élites économiques et politiques, pour avoir envie d'en découdre. Pas les fameux 99 %, c'est sûr, mais sans doute plus de 60 % se mirent en mouvement, de bien des façons. Et pour les gouvernements qui résistèrent, les actions du terrorisme profond – les partisans d'une écologie radicale et antihumaniste, qui sentaient que la situation favorisait leur cause –, ajoutées aux troubles endémiques, leur firent mettre genou à Terre. On racontait même l'histoire de cette dictature d'Asie centrale où les habitants émigrèrent tous en même temps, laissant leur autocrate seul dans une capitale désertée.

Lorsqu'il reprit conscience, Gaël fut écrasé sous la douleur. Elle semblait déborder de sa tête, cogner les parois de son crâne pour mieux les fissurer. Gardant les

yeux fermés, il laissa le temps s'écouler, afin de mieux repérer la souffrance, de l'isoler, de la repousser dans les recoins. Portant les mains à sa tête, il constata que du sang désormais coagulé s'était écoulé à plusieurs endroits, jusque dans sa queue de cheval noire et grise. Les paupières se levèrent délicatement, autorisant la lumière à s'insinuer jusqu'à sa conscience. Il était toujours dans le cockpit, mais sur un terrain d'une étonnante stabilité. Il ne ressentait aucune vibration, et en ouvrant la verrière, la température lui sembla idéale, presque fraîche. C'est toutefois ce qu'il voyait face à lui qui le frappa de stupeur. Un mélange presque agressif d'architectures, un arc de triomphe antique ouvrant sur une place émaillée de cônes en verre, et voisinant avec un gratte-ciel torsadé et un temple de style corinthien... Cette improbable métropole était précédée par un parc, sur l'herbe duquel le planeur s'était justement échoué. Descendant de son appareil, Gaël détourna précautionneusement le regard pour voir ce qu'il y avait derrière son embarcation. Quelques pas, les nuages à portée de main... et le recul, instinctif ! La vache ! Il se trouvait en plein ciel, à une hauteur telle qu'il ne distinguait aucunement le sol... Mais alors, cette température ? La main tendue vers l'extérieur lui permit de sentir une légère sensation électrique, comme lorsqu'il touchait à la campagne la clôture électrique d'un pré. Il avait l'impression de rêver : une ville dans les

nuages, protégée par un champ de force ? L'impact de la méga-tempête l'avait-il projeté dans des souvenirs d'enfance, une réminiscence des rediffusions du *Village dans les nuages* ?? Il fit demi-tour et s'élança vers l'arc de triomphe, espérant trouver dans les constructions habitants et réponses. Sitôt l'ombre de la porte romaine atteinte, un choc sur ses épaules, le poids qui le fait tomber et sombrer dans l'obscurité.

L'obscurité, c'est aussi ce qui dominait, en ce mois de décembre 2030. Les lumières de l'aire urbaine toulousaine, qui généraient tant de pollution lumineuse, étiraient de manière artificielle ce jour synonyme de labeur et de consommation, déréglaient les rythmes de la faune, s'étaient pratiquement toutes éteintes. Un mode de consommation énergétique plus sobre, combiné à la destruction de nombreux lampadaires, les premiers mois de la Grande Réaction, laissait Blagnac dans l'ombre, surmonté seulement de quelques myriades d'étoiles ; tout au moins celles qui n'étaient pas masquées par les nuages de cette nuit propice à la pluie. Avec l'ami Luc, Gaël avait décidé de frapper un grand coup. Il connaissait bien, de par son précédent emploi d'ingénieur, la géographie d'Airbus-ville, comme on la surnommait autrefois. À présent, un espace intégré à la ZAC, la

Zone Anté-Coloniale, en clair, un territoire dominé par les racistes, anciens Indigènes de la République. Les identités multiples, les identifications croisées, avaient largement préparé le terrain de cet éclatement généralisé. Les 36 000 communes apparaissaient aux yeux des réformateurs comme un legs du passé dépassé ? Que diraient-ils aujourd'hui, devant ce tableau de pays scindé en millions de tesselles, certaines ouvertes et universalistes, comme celle d'où il venait, d'autres exclusives et excluantes. Ici, pas de « blancs », comme ils disaient, la couleur de peau elle-même n'étant qu'un des nombreux critères pris en compte. Même Luc, de lointaine ascendance algérienne, serait considéré comme un traître. En même temps, mieux valait les racistes que les néo-luddites : avec eux, toute trace de technologie de l'âge industriel était à éradiquer ! Pour l'heure, tous deux se glissaient dans les rues proches de l'aéroport, plus exactement de la piste d'essai qui servait autrefois aux Airbus. Une des nombreuses victimes collatérales du changement en cours. Mais ce qui intéressait Gaël se trouvait à l'intérieur d'un hangar annexe, désormais très proche. Un petit temps d'observation aux jumelles thermiques, et les voilà fixés. Luc pose délicatement son projectile sur le corps de l'arbalète avec laquelle il vise sa cible :

juste une perturbation de l'air ambiant, à peine discernable, et le carreau à la pointe remplacée par une sphère de plastique renforcé percute le crâne de la sentinelle appuyée contre la paroi en métal. Elle coule jusqu'au sol, telle une bougie qui aurait épuisé toute sa cire. Sans bruit, et sans mort inutile.

— Bien joué ! — Tu sais, je pratique tellement ! — Bon, on s'approche tous les deux, tu fais le guet pendant que je pénètre à l'intérieur.

Un échange paume contre paume, et les deux hommes s'élancent de toute la force de leurs jambes. Pendant que Luc bâillonne et entrave le garde inconscient, Gaël utilise son passe universel pour actionner la serrure de la petite porte du bâtiment. Juste un léger grincement, et le voilà plongé dans les ténèbres. Il sort sa lampe torche, et effleure de son faisceau, avec une vraie délicatesse, les silhouettes ressuscitées. Bingo ! Il en a les larmes aux yeux... Choisissant la plus à droite, il gravit l'échelle de coupée, ouvre le cockpit et se pose sur le siège. Comme le vélo. Il marque une hésitation, le doigt posé sur le commutateur central. Si toutes les batteries sont à plat... Une impulsion, l'écran qui s'allume, rayonnant de cette si belle teinte verte ! Victory ! Et s'il osait... avec un peu de chance, elle était si visiblement décidée à le

gâter... Il sortit d'une poche la télécommande, et la pointa vers la grande porte coulissante du hangar. Incroyable, elle entama son cycle d'ouverture !! Seul hic, il avait oublié que se trouvaient ainsi enclenchés les éclairages intérieurs et extérieurs. Un déluge de lumière, rien de mieux pour faire un petit coucou. La poisse ! Pas le choix. Tout en enclenchant le moteur, Gaël se redressa dans le cockpit encore ouvert.

— Lulu, je prends de l'élan, cours vers moi et saute sur l'aile !

Une opération casse-gueule, mais ils s'y étaient préparés lorsqu'ils avaient passé en revue tous les scénarii possibles, tous les organigrammes ; une vraie resucée de son travail de maître du jeu ado. En face, la ruche, réveillée, laissait partir tous ses combattants. Ils étaient encore trop loin pour faire mouche, mais certains excités se laissaient déjà aller. Cette fois, c'était des armes à feu, des vraies. Merde, en voilà deux qui déboulent à tribord ! Un brusque jeu de manche, et l'aile droite s'inclinait, percutant les deux hommes. Ça allait saigner, pour sûr. La mise au tapis avait toutefois dévié Gaël de son itinéraire initial, obligeant Luc à courir plus loin. Putain, il n'allait pas le perdre comme il avait perdu Alicia !

– Accroche-toi au train, je décélère avant le grand saut !

Il ferma le cockpit, compta jusqu'à dix, puis appuya de toutes ses forces sur les gaz. Un choc sous ses pieds, le manche tiré, plus vite qu'un samouraï se faisant seppuku, et les étoiles plongèrent vers lui. Il sentit quelques coups de feu pénétrer la carlingue, mais paria sur leur caractère bénin. Forcément bénin. C'était bon, il le sentait ! Le dernier prototype du planeur solaire nouvelle génération était à lui ! Plus qu'à se poser dans un pré, récupérer Luc, et cap vers Biarritz !

Décidément, il y prenait goût, aux chocs ! S'il ne se chopait pas un traumatisme crânien, avec tout ça...

– Vous me voyez désolé de vous voir dans cet état, gros sac, mais je ne savais pas si vous représentiez un danger. J'ai donc préféré vous immobiliser de manière préventive.

Gaël, allongé sur le sol en simili marbre, fixait debout devant lui un homme sec, vêtu d'un costume noir. Les mains dans le dos, il demeurait impassible.

– Qui êtes-vous ? Et pourquoi m'avez-vous insulté ?

– Appelez-moi Alfred, vieille baderne.

– Mais enfin...

– Une explication s'impose, j'en ai conscience. La programmation de mes concepteurs inclut ces éléments

de langage, censés apporter un peu d'humour et d'irrévérence à mon vocabulaire plus soutenu.

– Vous êtes... tu es un androïde ?

– En effet, pauvre tache.

S'étant relevé, Gaël put arpenter en compagnie d'Alfred la grande place sise au centre de la curieuse métropole aérienne, d'abord en s'appuyant sur son épaule, puis seul.

– Nous sommes ici à Bezosta, cité volante nommée en hommage à Laputa, dans les voyages de Gulliver. Elle a été bâtie par les grands de ce monde, afin d'offrir un refuge à leur mesure face aux bouleversements climatiques et sociaux.

– Mais je ne vois personne, ils ont peur de l'intrus que je suis ? D'ailleurs, comment mon planeur a pu se retrouver à l'intérieur du champ de force qui semble entourer la structure ?

– Vous posez beaucoup de questions en même temps, fossile défraîchi. Le champ de force qui protège Bezosta des agitations atmosphériques est conçu pour laisser passer des appareils technologiques jugés sans danger, sans explosif en particulier. Quant aux habitants, ils ne sont plus là.

– Plus là ? Ils ont trouvé un plus bel havre ? Et au fait, pourquoi ce mélange baroque d'architectures ?

– Incorrigible, vous êtes, grosse pourriture. Les concepteurs de Bezosta ont souhaité s'inspirer de tous

les projets utopiques qui ont émaillé l'histoire humaine. Quant aux résidents, ils se sont très vite déchirés en querelles idéologiques, autour du transhumanisme authentique et de la géo-ingénierie. Certains ont finalement expérimenté des greffes qui les ont transformés en hommes volants, tandis que la plupart ont choisi de télécharger leur conscience sur des disques durs envoyés dans l'espace. Ensemencer le cosmos, devenir les démiurges de nouveaux mondes, y a-t-il plus belle perspective ?

– La cité est donc vide d'humains ?

– Tout à fait, sac à merde. J'ai bien peur d'avoir perdu les derniers signes vitaux des ultimes hommes volants à l'occasion de la méga-tempête qui vous a amené en ces lieux. Comme vous êtes à présent le seul humain présent, c'est à vous que je vais confier les clés de Bezosta.

Le voyage avait pourtant bien commencé. Après une dernière embrassade avec sa fille Maëlle, cinq ans bien tassés, et un trop bref câlin à Anastasia, celle qui avait défibrillé son cœur et sa vie, il avait pris son envol de l'ancien aéroport de Biarritz en cet automne 2036, sous un ciel aux nuages éparés. Dans des moments comme ça, lorsque son engin planait au-dessus d'un monde qui avait regagné toute sa grandeur, tout son merveilleux, il ne

regrettait pas son existence antérieure. Tout au contraire, cette pulsion d'aventure qu'il avait remise dans un coin de sa pensée, au cours d'une vie en pilotage automatique, elle s'était enfin épanouie, dilatée aux dimensions de la nature. Désormais, plusieurs fois par an, il faisait la navette entre le Pays basque et l'Asie ; l'ancien Vietnam constituant pour l'heure l'extrémité de ses explorations. À la clef, des échanges de produits devenus rares, et surtout de belles rencontres humaines. Bon, c'est vrai, pour ce nouveau voyage, il s'était tapé les tirs de flèches de quelques primitivistes germains, mais le danger était forcément limité ! Il avait également frôlé le Moyen-Orient, sans oser s'y aventurer. Dans cette ère post-numérique où l'Internet était devenu épisodique et fragile, les informations en provenance de cette ancienne poudrière géopolitique, portées sur les ailes du Khamsin, avaient tout du mirage. C'était ces mêmes voix qui, jadis, susurraient dans les gorges des oueds, chantaient la gloire d'empires déchus, la vitalité de héros déjà défunts. Ce nouveau culte, judéo-islamique, par exemple, dont on parlait tant, avait-il une existence autre que fantasmagorique ? Après tout, le nouveau califat de Daech avait duré ce que durent les roses des steppes, et le modèle libertaire kurde semblait désormais faire tache

d'huile. Plus que la communauté matriarcale en Ukraine, l'étape qui marqua durablement Gaël, avant l'épisode de la méga-tempête, c'était celle du désert du Kyzylkoum. Un problème technique l'avait obligé à y poser son planeur. Un comble : l'abondance de rayonnement solaire, et un appareil immobilisé au sol ! En investiguant le moteur, le problème lui était rapidement apparu, un simple câble de liaison fondu. Sauf qu'il n'en avait pas de rechange. Le proche environnement n'avait du reste rien pour le rassurer. À quelques mètres, des ossements humains s'accumulaient, formant une file ininterrompue, seulement noyée de-ci de-là par les concaténations éphémères de sable. Les victimes du mal vert, cette étrange folie dont des groupes entiers avaient été frappés, peu de temps après la disparition de Greta Thunberg : suivant un joueur de flûte d'Hamelin invisible, impalpable, ils s'étaient enfoncés dans des déserts, des zones radioactives ou carrément précipités dans les flots maritimes. Une psychose collective que d'aucuns avaient attribuée à la volonté de Gaïa, cette Mère Nature aussi fumeuse que les dieux d'antan ou d'aujourd'hui. Trois nuits et deux jours s'écoulèrent, de quoi sérieusement entamer ses provisions et sa réserve d'eau, avant qu'une caravane de dromadaires ne parvienne jusqu'à lui. C'est une

silhouette spectrale, toute vêtue de blanc immaculé, s'approchant à petits pas, qui lui avait redonné l'espoir ; une femme pour laquelle seuls les yeux verts étaient à découvert, le même vert que celui de la végétation dont elle était la gardienne. Zénobie avait ouvert les portes de son oasis, un écrin au cœur de l'aridité, un refuge protégé par la morsure de l'erg des pillards et rôdeurs aux intentions hostiles. Il y avait en ces lieux une des communautés matrices de l'avenir. Un conglomérat cosmopolite, vivant en bonne entente, maniant le linguik (la nouvelle langue universelle croisant l'anglais et l'espéranto, né au sein du mouvement baroque de Greta Thunberg), uni par les soins donnés au frère végétal. De nouvelles plantes commençaient même à naître, des espèces jamais vues, ruses d'une nature que l'on avait crue bien trop vite exsangue et à l'agonie. Un régime alimentaire à base de légumes, de céréales et de farines d'insectes lui redonna du tonus, tandis que les collationneurs, ces passionnés de la récup' de tous les objets du monde d'avant, lui avaient déniché un câble flambant neuf. Partir avait été un déchirement, et Gaël savait qu'il aurait pu rester, initier une nouvelle vie de plus aux côtés de Zénobie, dont les yeux verts s'étaient couverts d'un

voile de pluie lorsque son planeur s'était arraché à la gangue minérale...

Gaël avait l'impression d'avoir retrouvé son adolescence. Assis au bord du toit du bâtiment principal de son collège, en pleine période de grandes vacances, avec son meilleur ami à ses côtés ; oh, ils ne refaisaient pas le monde, non, cette année 2004 n'en avait pas encore vraiment besoin. Leurs échanges portaient plutôt sur les jeux de rôles qu'ils avaient découverts grâce à leur prof d'histoire-géo et à son club, désormais une passion débordante. Et comme dans ce théâtre de la vie, la sensation de se trouver au bord du vide était un moyen de repousser la finitude, cantonnée au sol de bitume craquelé. C'est la même impression qu'il retrouvait, en étant assis sur le bord de Bezosta, Alfred à ses côtés. Ce dernier avait été un guide parfait, l'initiant à tous les appareillages, toutes les facilités qu'offrait la cité volante, parmi lesquels les procédures de pilotage, habituellement informatisées. En se penchant au-dessus de l'abîme, Gaël apercevait les sommets de l'Himalaya, pour certains encore saupoudrés de neige. Il se sentait galvanisé, presque aux anges.

— Dis-moi, Alfred, c'est bien en référence à Batman et à son fidèle serviteur que tes maîtres t'ont baptisé ?

– Absolument, enculé. La pop culture faisait partie de leurs jardins secrets.

– Alors, tas de ferraille, tu as peut-être des facilités pour voler !

De sa main droite, il poussa brutalement l'androïde, qui chuta dans le vide. Le champ de force, conçu pour ne pas laisser passer dans un sens ou dans l'autre tout être vivant, ne s'appliquait pas aux machines, aussi perfectionnées soient-elles.

– Je ne suis même p..a..s e.....n m.....é.....
t.....a.....l.....

Là, il était pleinement serein ! Cet artéfact uniquement pour lui... Il rêvait déjà à la possibilité de transformer Bezosta en plateforme d'envol pour des planeurs cosmiques, à retourner ce ghetto de puissants en trait d'union capable de relier toutes ces humanités dispersées et lumineuses. Peut-être la Terre chrysalide avait-elle déjà accouché de son papillon du futur ?

FIN

Jean-Guillaume Lanuque

Jean-Guillaume Lanuque est enseignant dans le secondaire, chercheur membre du collectif Dissidences spécialisé dans les mouvements révolutionnaires, et passionné de science-fiction ; il chronique romans (et musique !) dans la revue Galaxies SF, propose

des articles d'analyse ou des communications à divers colloques, coordonne la série d'anthologies "Dimension Merveilleux scientifique" (Rivière blanche) dédiée à la science-fiction originelle... et écrit de la fiction, donc.

<https://dissidences.hypotheses.org/>

Elyptus

Emma Michel

À l'attention des personnes du monde entier, puisse ce récit vous être utile.

Mes yeux s'ouvrent peu à peu au bruit agréable et doux de ma musique du moment, et je reste allongée quelques secondes, le temps qu'ils s'habituent à la luminosité déjà vive de ce mois de juin. Le soleil caresse ma peau, une douce chaleur se propage dans mes muscles, me donnant envie de me lever de mon lit. C'est ainsi que commence la journée pour moi, Clara Stephen, ex-parisienne et londonienne de 32 ans, venue s'installer à présent à Elyptus, une des cinq cités internationales. Autrefois, je ne pouvais qu'effleurer en songe l'idée d'un lever de lit si paisible, lorsque faisant mes débuts dans le commerce et les affaires, mes oreilles devaient être agressées quotidiennement à cinq heures du matin. Je me dirige prestement vers la cuisine et passe en revue les dernières infos et actualités du moment en préparant mon petit déjeuner. J'active mon smartphone datant des années 2020 et le connecte au projecteur 3D. L'écran s'affiche en grand, et permet de régler les paramètres ainsi que de répondre à mes

messages, en appuyant sur les touches factices de l'affichage holographique. Un message de Mai Lan. Une nouvelle tornade en Amérique du Nord.

Je ne m'étais jamais posée la question de ce qui était essentiel pour moi. Je n'avais jamais eu besoin de me la poser. À présent, entendre la brise dans les feuilles et le chant des oiseaux chaque matin me semble indispensable. C'est comme un grand verre de sérénité, loin du chaos mondial. Comme vous le savez probablement, la création des cités internationales est un projet international, même si majoritairement européen, visant à expérimenter un nouveau mode de fonctionnement économique et sociétal. Elles ont été bâties durant ces dix dernières années, par des architectes, maçons, entrepreneurs et paysagistes du monde entier. Mais je ne publie pas ce témoignage aujourd'hui pour faire quelque publicité à l'Union Européenne ou aux autres grandes institutions ou associations, qui selon l'avis de beaucoup ont, en créant ces cités, voulu se racheter de leur inaction et ferment ainsi les yeux sur ce qui se passe ailleurs dans le monde. Je n'ai pas d'opinion à proprement parler là-dessus, chacun est libre de penser ce qu'il veut, mon but n'est pas de vous faire changer d'avis. Je veux juste partager au monde entier ce qui se passe ici, et à quel point je crois en ce que nous sommes en train d'accomplir.

Elyptus est un bol de fraîcheur. J'ai toujours vécu en ville, aussi loin que je m'en souviens. Le béton grisâtre et fade de la ville, les odeurs nauséabondes, le bruit des voitures, le pavé dur sous les pieds, on peut dire que tout ça faisait partie de mon quotidien. Mais j'aimais ça. C'était mon territoire, je connaissais par cœur Paris, puis Londres quand je m'y suis installée. Il faut dire que j'ai toujours été ambitieuse, chaque nouvelle ville dans laquelle je m'installais était l'objet d'une conquête, d'une exploration, jusqu'à avoir mémorisé chaque détour de la ville. Quand je suis arrivée à Elyptus, tout me paraissait plus beau. La végétation est partout, recouvre la moindre plate-bande, aussi bien au sol, que sur les immeubles et bâtiments. C'est un nouveau concept de ville, un écosystème à lui tout seul, chaque espèce fonctionnant en coopération avec une autre. L'humain qui retrouve sa place dans la nature.

Ainsi, c'est en pleine forêt que je prends mon petit déjeuner, une tisane locale accompagnée de savoureuses tartines de confitures. C'est mon moment du matin à moi, celui que je ne prenais jamais le temps de m'accorder avant. Un tel luxe en matière de déjeuner n'a pas toujours été possible. C'est mon amie et voisine Mai Lan, une réfugiée vietnamienne venue s'installer ici avec sa famille après une tornade en 2042, qui a proposé la plantation de tisanes et thés locaux, nous avouant que le parfum de ses terres locales lui manquait un peu. Ce

fut une grande expédition de plantation puis récolte de tisanes et thés pouvant s'adapter à la région, et cela nous a permis de diversifier un peu notre boisson, qui se limitait jusque-là aux jus de fruits, ou au lait approvisionné d'extra-muros chaque semaine. La sélection de notre nourriture est beaucoup plus réglementée. Notre but est d'être autonome, aussi bien énergiquement que nutritionnellement parlant. La nourriture venant d'extra-muros est donc assez rare, et les articles disponibles par personne limités. Avoir du lait frais chaque matin n'était par conséquent pas vraiment une priorité, ce qui était compliqué à mon arrivée ici, bonne consommatrice de chocolat chaud que j'ai été. Nous envisageons d'installer un pâturage de vaches laitières l'an prochain, l'apport nutritionnel des produits laitiers étant quand même assez important.

Ce matin, Mai Lan et moi devons aller récolter les premiers fruits rouges de l'été ainsi que des tomates sur le toit de notre immeuble et des immeubles voisins. C'est notre tâche de nous occuper des potagers du quartier, une passion commune qui nous avait rapprochées Mai Lan et moi, vietnamienne cinquantenaire avec trois enfants à charge, et moi, jeune citadine dans la trentaine, venue explorer une nouvelle vie. La communication n'a pas toujours été facile entre nous. Elle ne parlait pas anglais au début, comme la majorité des réfugiés internationaux venus s'installer à

Elyptus. C'est aussi une grande partie du projet. Donner un toit et une terre, à ceux détruits par nos activités industrielles et par le réchauffement de la planète. Cela favorise également la mixité et des personnes de tous horizons peuvent se rencontrer et échanger. Au début, avec Mai Lan, on ne se parlait pas. On se saluait vaguement quand on se croisait, des sourires gênés échangés, chacun s'empressant de s'enfermer de nouveau derrière sa porte. Ce sont ses enfants qui nous permirent d'établir un premier contact. Trois bouilles dévorées par de larges sourires, venant me demander de pouvoir jouer sur mon balcon. Essayant de se faire comprendre par des gestes et quelques mots d'anglais, ils m'expliquèrent que mon balcon était bien plus grand que le leur, ce qui était bien plus pratique pour s'amuser. Ils se sont pris une sacrée déroutée quand leur mère était rentrée et s'était aperçue de leur absence. Même après lui avoir assuré que ça ne faisait rien, que c'était un plaisir, elle m'avait apporté des tomates pour s'excuser. Ce fut le début de nos échanges, moi ignorant complètement qu'il y avait un potager sur le toit de l'immeuble, d'où venait les lesdites tomates. À cette époque, je m'occupai des achats et du stock extra-muros, plus nombreux à l'époque qu'aujourd'hui, financé par la caisse commune de la cité renflouée tous les ans par nos ventes de produits locaux à l'extérieur, et par des dons. J'établissais ensuite à l'aide

d'autres personnes, un quota de produits d'extra-muros disponible par habitant et par semaine. Ce quota ne cesse de se réduire au fil des ans, tout étant de plus en plus accessible sur place.

Il y a une différence essentielle entre le fonctionnement du monde actuel en général, et celui de nos cités internationales. Il n'y a pas d'argent à Elyptus. Ni publicité, ni offre et demande. Cela m'a grandement perturbée au début, je craignais une sorte d'anarchie, et pouvoir garder main mise sur ce qui touchait encore à de l'argent me rassurait. Il faut dire aussi que j'étais étudiante, puis salariée dans le commerce. L'argent c'était ce à quoi je passais mes journées. Mais j'ai réalisé que dans une société capitaliste fonctionnant sur la croissance, l'excès était de mise. Et le moyen le plus efficace pour le réduire au maximum était de casser le système dans ses fondements, jusqu'à ne plus utiliser aucune monnaie conventionnelle. Ça peut sembler incroyable je sais. Mais ça marche. Tout est basé sur la solidarité, et quelques règles simples à respecter. Tout le monde bénéficie d'un logement et d'un accès à la nourriture en échange d'au moins une action qui aide au fonctionnement de la ville. Un minimum de 6 heures de travail par jour pour la ville, dans une ou plusieurs tâches au choix, et en échange, des légumes, produits frais, féculents... en quantité suffisante, ainsi qu'un quota d'autres articles intra-muros ou extra-muros par

semaine. Une économie simplifiée, basée sur des quotas minimums et une confiance en chacun. Personne ne daigne ne rien faire du tout, mais de toute façon les règles sont strictes, et chaque personne ne respectant pas ces règles peut se voir potentiellement expulsée de la cité.

Tout est-il que notre tâche de l'été et d'une bonne partie de l'année Mai Lan et moi, est de récolter et entretenir les potagers voisins. Nous apportons ensuite les fruits et les légumes au marché de la place centrale du quartier, où ils sont en libre-service pour les habitants. J'aime beaucoup cette tâche. Le contact de la terre m'apaise. Tout est source de calme ici. Planter les graines, suivre leur développement, leur floraison pour enfin les récolter et savourer leur goût. J'ai l'impression de cultiver la vie. C'est aussi une excellente occasion de discuter avec Mai Lan et d'autres voisins, et d'apprendre sur nos anciennes vies respectives. Les mains dans l'humus, la rosée du matin rafraîchissant l'air, ou la douceur de l'été frappant à la porte dès huit heures du matin, je suis toujours fascinée d'être témoin de tant d'expériences et d'existences différentes, d'apprendre autant de chacun. Je repars à chaque fin de matinée, la tête pleine d'idées nouvelles, de récits de vie, de discussions qui résonnent en moi et qui donnent plus de profondeur à beaucoup de choses. Souvent, l'après-midi, je m'occupe ensuite d'une autre tâche, qui varie en

fonction du mois et de mes envies, en ce moment s'agissant de l'organisation et la création de groupe de paroles.

Au cours de mes deux ans ici, j'ai rapidement remarqué que la discussion était indispensable. Dans une cité de 20 000 habitants venant d'horizons différents, comment s'en sortir sinon ? Hélas, surtout au démarrage, des tensions apparaissaient dans certains quartiers, certaines coutumes ne plaisant pas à d'autres, commérages échangés sur quelques stéréotypes. Personne n'est parfait, et chacun possède ses failles, ses conceptions du monde et de la vie en société. La discussion ne règle pas tout, évidemment. Mais elle permet déjà de casser quelques barrières entre les individus, et de commencer à pouvoir faire prévaloir le respect. Connaître l'histoire et les raisons de chacun aide à surmonter les obstacles, et à se rappeler que nous sommes tous humains. Notre but d'organisateur est aussi d'intégrer au fonctionnement de la ville des individus isolés. C'était le cas de Mai Lan au début, et d'un bon nombre de réfugiés, freinés par la barrière de la langue. C'est notre rôle de les aider à communiquer avec les autres, et de pouvoir partager leurs histoires, leurs souhaits, pour qu'ils ne restent pas des automates muets se mouvant dans la ville.

Des automates. Avant, alternant périodes d'épanouissement et de découragement, j'étais parfois

emportée par un flot incessant de doutes et de remises en question, et d'une profonde impression d'impuissance. Je luttais alors pour ne pas couler sous l'inarrêtable routine qui était la mienne, que j'avais choisie, qui étouffait mes émotions et mes projets, et qui semblait soudain n'avoir jamais eu aucun sens. Dans l'immensité bourdonnante de la ville, il me semblait parfois alors que l'ensemble formait un mécanisme géant, reliant les personnes à leur travail comme des automates, contrôlés par quelques fils de peur ou de nécessité. J'ai compris avec le temps que ce qui manquait à toutes ces personnes était le pouvoir. Le pouvoir de choisir. Le pouvoir d'arrêter. Le pouvoir de changer de direction.

Le pouvoir vient avec la parole, et trouve donc son origine dans les groupes de discussion. C'est comme ça aussi que les décisions et avis peuvent remonter au conseil de la cité, élu et renouvelé en partie tous les ans, et que les paroles de chacun ont un impact. Afin que personne ne subisse le prix d'un silence forcé.

C'est au moment où mon malaise était le plus grand, celui où j'ai failli sombrer pour de bon que j'ai rencontré Martin. Martin est un visionnaire. C'est par son intermédiaire que j'ai eu la connaissance de ce projet, et c'est aussi celui qui m'a soutenu à un des moments les plus difficiles de ma vie. Il a participé activement à la mise en place de ces nouvelles cités, cherchant toujours

depuis son enfance des solutions viables pour améliorer le monde dans lequel on vit. Il est une des seules personnes que je connaisse à ne pas vivre dans un certain déni, qui nous protège de la vague accablante qui peut parfois nous faire sentir de toutes nos forces à quel point le monde peut être à chier. Son moyen à lui de ne pas couler, est d'essayer de changer les choses. De se battre sans cesse, même quand cela semble inutile ou vain. Il y déploie toute son énergie, toute la force de son âme, et j'ai parfois l'impression que son combat va finir par le dévorer tout cru. Nous nous sommes installés ensemble en 2048, au tout début de la mise en place du projet. Nous sommes restés un an ensemble. Un an de pur bonheur.

Un jour, il m'a dit qu'il devait partir. Qu'il ne pouvait pas rester là, maintenant que tout fonctionnait bien ici, sachant ce qu'il se passait dehors. Il m'a dit qu'il avait l'impression d'étouffer, de ne plus être à la surface. Je n'ai pas compris tout de suite. Je ne comprenais pas ce qui lui manquait. Pour moi c'était ici la surface, c'était nous, c'était cette ville. Aujourd'hui, je lui ai pardonné. C'est sa malédiction, tant que tout ne sera pas comme ça pourrait être, comme ça devrait être, Martin ne pourra jamais se reposer. Le monde a de la chance t'avoir.

Et puis, d'autres personnes partent comme Martin. Que ça soit pour raison personnelle, ou quelque chose

de plus profond, au fond ça m'est égal. Nous savons que tout le monde ne sera jamais d'accord avec le mode de vie que nous menons ici. Ça serait impossible. Ce sont tout de même d'énormes sacrifices qui sont imposés, un certain retour en arrière, une restriction conséquente de nos possibilités. C'est peut-être la seule critique que je ferai d'Elyptus. Ces systèmes de quotas, de ressources en libre-service mais néanmoins très limitées, sont autant de nouvelles barrières dans nos libertés que celles que nous détruisons pour cette nouvelle harmonie d'égalité pour et entre chacun. Il y a un prix à payer pour qu'une cité de 20 000 habitants réussisse à devenir autonome. Par exemple au niveau des énergies. Nous cherchons à atteindre 100 % d'énergie propre, et nous y sommes presque, à l'aide des panneaux solaires déployés sur les toits de la ville, des éoliennes à la périphérie, et des nombreuses routes faites de plaques énergisantes, qui créent de l'énergie sous nos pas. Mais nos consommations n'ont plus aucun rapport avec ce qu'elles étaient d'antan. Un quota énergétique (toujours lui) est imposé également pour chaque foyer, en fonction du nombre de personnes et des besoins, et il a parfois été si sévère que ça a pu nous pousser à choisir entre un four et un ordinateur. Combien de passionnés d'informatique accepteraient de se déplacer chaque jour à une des médiathèques de la cité pour avoir accès à un ordinateur ? Ce n'est qu'un exemple parmi tant d'autres.

Qui est prêt à abandonner les fast-foods amenés en drone, le pop-corn et le cinéma holographique, sa voiture, sa villa au bord de la mer, un contenu illimité de séries et de films, la simple et envoûtante possibilité d'obtenir tout à la seconde, d'avoir un champ des possibles aussi vaste que la planète elle-même, pour peu qu'on possède l'argent nécessaire ?

Mais je vais vous dire mon secret.

Je suis tombée amoureuse de cette ville, de ce concept, de ce pouvoir de savoir d'où vient tout ce je consomme et pourquoi je fais ce que je fais tous les jours. Je me sens plus utile et en paix avec moi-même que je ne l'ai jamais été dans ma vie, et j'ai le sentiment qu'Elyptus est le seul endroit qui me permette de me sentir de cette manière. Je suis aujourd'hui prête à tous les sacrifices pour ne plus être dans cette spirale mondiale d'excès et de consommation. Je ne veux plus grimper d'échelles et je suis même prête à renoncer à toi Martin pour ça. Tu étais ma bouée, et pourtant je ne t'ai pas suivi, j'ai préféré apprendre à nager. Elyptus est mon paradis, mais sache que je t'y attendrais toujours.

Le soir, avant d'aller me coucher, je m'installe souvent sur le transat qui est sur ma terrasse, et regarde le soleil disparaître en s'embrasant de lueurs orangées. Je me dis parfois que je contemple là ce qu'il y a de plus beau. J'aime sentir le passage d'un jour nouveau. J'aime le fait de savoir qu'au-dessus de moi, les

étoiles s'allumeront chaque nuit, comme pour célébrer ce prodige quotidien. J'aime savoir que tout n'est plus contradiction, que tout peut être simple, et que les choses suivent leur cours. Une machine bien graissée, l'évolution des saisons, les gens qui se déplacent chaque jour en vélo électrique ou non, le mouvement calme et mêlé de leur allure, les animaux aux aguets dans les bois alentours, la rivière qui s'écoule, le cycle infini. Ne plus avoir à se poser de questions.

À un certain moment de ma vie, autour de mes 30 ans, mon échelle s'est arrêtée net. Après avoir fait plusieurs évolutions professionnelles, remporté plusieurs entretiens d'embauche, le poste que je désirais depuis le début, et qui se situait dans les hautes sphères du commerce, m'est resté inaccessible. Différentes raisons ont été évoquées, mais j'ai bien vite compris à force d'essais et d'échecs, que seule ma possible maternité était en cause. Moi qui ne voulais pas d'enfants, c'était un comble, et même après l'avoir assuré à mon supérieur, celui-ci ne m'a pas vraiment cru. J'ai compris alors que le problème dépassait ma maternité et les « pertes » que ça engendrerait pour l'entreprise, et venait du constat même que j'étais une femme. Simone de Beauvoir a dit un jour au sujet de l'homme et de la femme : « Il est le sujet, il est l'Absolu, elle est l'Autre ». Cette vision du genre de la femme perçue comme une sorte de complément à l'homme,

d'antithèse, m'était toujours restée abstraite, moi qui m'étais retrouvée dans l'image d'une femme indépendante et forte, jamais stoppée par mon genre, ou la couleur de la jupe que je portais. Le fait d'avoir été bloquée soudainement par cette seule vérité, implacable inégalité, a abattu tous mes espoirs, et m'a montré le monde d'une vision d'horreur. Comme si je me baladais jusque-là avec des lunettes de soleil, ne filtrant pas les rayons UV mais les multiples facettes les plus négatives de notre monde. Les sans-abris et réfugiés à presque chaque coin de rue, les nouvelles guerres pour l'eau potable, les tornades de plus en plus fréquentes, les jeunes abandonnés des quartiers défavorisés, les aînés toujours plus tristes et mal accompagnés, les degrés qui augmentent, la planète qui pleure.

Je ne dis pas qu'ici tout est différent, nous sommes tous humains, nous venons tous d'une société probablement patriarcale, raciste dans ses gènes, et encore discriminatoire à l'extérieur. Nous subissons tous les revers de la vie, nos expériences nous forgent, en bien en mal, en ni l'un ni l'autre. La conviction que j'ai acquise ici à Elyptus, est que, malgré nos différences, nous sommes faits pour vivre et travailler ensemble. Les groupes de paroles organisés chaque semaine au sein des quartiers, des immeubles, nous aident à nous connaître un peu plus chaque jour, à nous respecter, à

apprendre de l'autre et à apprendre sur soi-même. Je ne vous demande pas de déménager dans l'instant pour venir nous rejoindre. La place manquerait, et le but de ce témoignage n'est pas là. Je veux juste vous partager la vision de mon rêve insoupçonné, à présent devenu réalité. À vous maintenant d'en faire ce que vous voulez. L'urgence du monde nous attend toujours, – comme le dirait Martin – en cours de résolution, mais pas réellement résolue non plus. Une solution existe, mais les solutions sont multiples, il ne vous reste qu'à trouver la vôtre.

Bien à vous, Clara Stephen, de la cité Elyptus.

FIN

Emma Michel

Lycéenne qui écrit à quelques rares de ses heures perdues. Un de mes rêves est d'un jour écrire et publier un livre (dans longtemps, vers la cinquantaine qui sait ?). D'ici là, j'écris parce que j'aime écrire, et j'espère profiter et découvrir pleins de choses dans la vie.

<https://www.instagram.com/emma622612/>

Le monde d'après

Mona Messine

C'est pour une revue. Pieds sur un tapis berbère, ordinateur sur les genoux, je regarde autour de moi et essaie de déterminer, pour rédiger ce texte, ce qui constituera le monde d'après. Ce qui en sera dégagé – d'un geste lapidaire ou depuis une lutte interminable –, ce qui sera préservé, ce qui sera modifié. Mais je ne comprends pas le point de bascule. Oui : où précisément s'ouvre la page, quelle est la ligne tracée au sol, plutôt, sur le calendrier, pour définir ce « monde d'après » ? S'agira-t-il d'une date déterminée par notre pouvoir politique (national, européen, nécessité mondiale) ? J'en doute. Un événement historique, mais lequel : l'infection par le premier pangolin, le confinement italien, la réélection de Donald Trump ?

Ma réflexion se fige ici, c'est-à-dire, à son début, car je ne peux aller plus loin. Décrire le monde d'après. Faut-il une majuscule à monde, une majuscule à après ? Je passe la réflexion sur le sens du premier : je le sais, qu'il peut s'agir d'un monde intérieur, de la ville, d'un pays, d'un paysage, des frontières traversées. De la mer même, de l'espace. Tout est un monde. Un couple, une famille sont des mondes. Je n'ai qu'à me baisser et

choisir. Ce qui m'intrigue, c'est l'après. La temporalité plus que l'espace, le périmètre.

« Après » quoi ? Où se situe la limite ? Sera-t-elle immédiate : coup de balai sec, déclinable de la tonte des femmes à la politique des terres brûlées, du brutal harakiri au très peu égoïste effondrement de l'URSS, du désormais prévisible krach boursier de 1929 ? Ou l'après sera-t-il lent à s'installer, par petits à-coups peut-être, annexions, élections, peu importe le procédé, tant que cela avance ?

Je masse mes lombaires car l'absence de bureau fixe se fait sentir. Il semble qu'un consensus soit établi pour que la grande période de confinement soit reconnue comme l'élément perturbateur. Pas seulement pour mon dos. Mais depuis, je ne vois point de grand changement ; une accélération, peut-être, de tout un tas de choses. Un arrêt total de certains élans sociopolitiques – en positif ou en négatif, je n'en suis pas juge – (par exemple : le suivi du rapport Racine pour les auteurs en France, la réforme du chômage, les efforts de diminution des féminicides), un abandon de certains pans de la société (la petite-enfance, les scolarisés, entre autres), et les chiffres étayent ces propos. Dans l'autre sens, recrudescence des comportements individualistes, publications choquantes de journaux de confinement, hausse des contaminations et des décès chez les plus pauvres et

fragiles : peut-on vraiment parler d'un changement radical, ou d'une dynamique élévation de l'incidence de ce qui existait déjà ? Ces mouvements ne sont pas nouveaux.

Le soi-disant monde d'après tourne autour de lui-même, en orbite autour de ses problèmes : c'est le grand retour du plastique en tout genre, à toutes les sauces, des emballages individuels. Exemple parmi tant d'autres, pourquoi ai-je choisi celui-ci ? Car je viens de me saisir d'un café à emporter dans un gobelet de plastique pour réaliser cet article en *home office* ; deux doses de gel hydroalcoolique en portions individuelles consommées avant et après le paiement de la boisson, obligation imposée par les commerces de la ville. S'agit-il du monde d'après ou sont-ce seulement les conséquences à court terme de la pandémie ?

Les gobelets de plastique finalement s'empilent sur une palette de bois recyclé qui me tient lieu de table basse (Paris Xème, 2020), accompagnés des journaux de la semaine, des articles et des romans qui pourraient m'aider à rédiger ce texte. Ma vie a changé, depuis quelques mois : j'ai perdu mon travail, après m'être acharnée à tenir des horaires démentiels durant le confinement. Mon ancienne société est en train de faire faillite malgré les aides offertes par l'État. Durant cette crise interne, des comportements déplacés se sont propagés et accélérés ; tout ce qui pointait (blagues

racistes latentes, un peu de paternalisme, surdose de présentéisme, comportements managériaux limites), ont évolué en faits concrets de harcèlement pour beaucoup d'entre nous, moral, voire sexuel. Il s'agit d'une startup et, en cela, je peux vous dire que nous n'en sommes pas « au monde d'après », malgré la publicité effectuée par le service des ressources humaines. Si je tentais de rentrer dans les détails des faits, je risquerais d'être accusée de diffamation. Cela non plus, ce n'est pas le monde d'après. Bien entendu, il faut laisser à la justice le temps de faire son travail, mais il est improbable qu'elle devienne plus rapide dans les mois à venir, coincée en télétravail.

Je ne crois pas en la bascule immédiate d'un monde dans l'autre, d'un temps à l'autre. « Rien ne sera jamais comme avant », avons-nous entendu tous les jours, confinés. Sans rentrer dans une analyse importante sur l'usage d'une double négation proverbiale dans cette expression, force est de constater qu'une fois qu'une minute s'est produite, rien ne sera jamais comme avant cette minute. La vie conspire à avancer et nous savons bien que lutter pour conserver des choses telles quelles, c'est produire un effort contraire à la nature. L'évolution est naturelle, elle est normale. Ce qui s'est produit ne s'efface pas ; il n'y a pas d'expression plus inutile que « rien ne sera jamais comme avant ».

Je sors de mon appartement, pour faire une pause dans la rédaction de ce texte. Le monde dans ma rue n'est pas celui d'après. Nous portons des masques. C'est le mois d'août, il fait chaud, alors certains n'en portent pas malgré le risque d'amende. Nous continuons à prendre soin de nous, d'une manière médicale, et il ne s'agit pas d'un tort. Nous continuons à laisser à d'autres (associations, mairie), le soin de loger et nourrir ceux qui sont si proches de nous, dans la rue. Ceux que je vois sur le sol.

Si ce n'est pas par la pandémie, faudra-t-il une bombe atomique pour que quelque chose change ? Il est souvent dit aux étudiants d'école de journalisme que l'impact d'un accident avec des morts est à la fois fonction du nombre de morts et de la distance à laquelle ils sont décédés. Parmi mon cercle proche, à Paris, très peu d'obèses, de malades, de vieux, de connaissances de personnes mortes de la Covid19. Si peu l'ont vu de près. Si peu ont vu les morts d'Hiroshima, mais il y avait la peur que cela nous arrive, car nous ne connaissions pas les risques d'une telle explosion, la volonté d'une troisième attaque. Les conséquences physiques étaient rapidement visibles, et monstrueuses. De la même façon, nous n'avons réellement eu peur, à Paris et dans mon milieu social, que lorsque nous ne savions pas quels étaient les impacts du coronavirus. Maintenant que les plus grands risques semblent écartés, pour la

plupart d'entre nous, nous embrassons à nouveau nos camarades.

Pourtant, l'une de mes connaissances vit à travers sa chair dans le monde d'après. Elle a vingt-huit ans, était en parfaite santé avant d'attraper le fameux virus. Ce n'est pas celle qui a pris le plus de risque, mais les fléaux frappent parfois au hasard. Depuis mars, et nous sommes à la fin de l'été, elle n'a pas guéri complètement de la maladie. Elle est suivie pour des dysfonctionnements respiratoires et cardiaques depuis plusieurs semaines. Elle n'a toujours pas récupéré l'odorat ni le goût. Elle souffre. Elle est en plein dans son monde d'après, elle est amère de voir les amis de son âge faire comme si de rien n'était, croyant dur comme fer les statistiques, qui, elle le sait mieux que personne, ne veulent rien dire à l'échelle individuelle.

Risque ou plaisir. La seule personne ayant eu une réaction argumentée sur le sujet pendant le confinement a été ma grand-mère. À quatre-vingts ans, elle m'a dit qu'il était plus injuste pour elle que pour moi d'être empêchée de voir ceux qu'elle aimait ; qu'une réunion familiale avait une saveur bien plus forte à son âge et que, quelque part, si elle était plus à risque que nous, elle tirait un bénéfice plus grand de son exposition à la foule.

Calcul risque versus bénéfice. Vous voyez bien que le monde n'a pas changé. Il repose plus que jamais sur des

éléments cartésiens. J'ai entendu, mine de rien, peu d'amour ou de coup de folie ces derniers mois, alors que cela nous manque tant, et que tous s'accordent à dire que c'est cela : vivre. Avons-nous tant peur que cela de la souffrance ? Oui, quand nous ne savons pas quantifier la souffrance probable : mon amie récupérera-t-elle l'usage parfait de son cœur dans les mois à venir ?

J'y pense, dehors (rues brûlantes et vides) et ne parviens pas à me forger une opinion sur la question. Vivre mieux et longtemps, vivre intensément. Il s'agit d'un débat universel, éternel quoique récent tout de même puisque nous avons le luxe de vivre vieux depuis peu de temps en vérité. Je ne tranche pas : est-ce nécessaire ? Chacun fait ses choix au quotidien. Le port du masque a bien sûr une incidence sur l'ensemble de la population ; mais si on y réfléchit bien, la cigarette également (fumée dans l'espace public, déchets, argent, impact sur la sécurité sociale), les choix alimentaires, sans compter l'alcoolisme, et bien que les chiffres ne soient pas à ma portée cette fois, m'empêchant d'asseoir cette argumentation haut et fort, je me dis finalement que les questions sont toujours les mêmes et que cette pandémie n'a rien résolu.

Alors, « le monde d'après » quoi ? Quels seraient les éléments de rupture, le grand renversement, prêt à changer quelque chose dans ma vie, à ce stade ?

La mise en confinement n'a pas été mon premier moment de peur collective. J'ai vécu la réalisation des attentats du World Trade Center (il s'agit même de l'un de mes premiers souvenirs marquants), quelques mois avant le passage de Jean-Marie Le Pen au second tour de la présidentielle. Est-ce la proximité temporelle de ces deux événements qui m'a faite en prendre conscience d'autant plus ouvertement ? J'avais huit ans. Il m'aurait certes été difficile de les comprendre et de les retenir plus jeune, mais tout de même. Je ressens comme un sursaut de conscience à cette époque de ma vie. Concentration du besoin de prise de conscience à travers un ressenti collectif indéniable.

Je vivais à Paris, à une rue du restaurant Le Petit Cambodge, lors des attentats de 2015. Nouveau moment d'angoisse sociétale. Charlie auparavant. D'autres attaques par la suite. Hausse sempiternelle des actes antisémites. Gronde sociale de 2019. Voici tout ce qu'il me semble : ces événements arrivent par rafales. Cette perception est discutable, historiquement parlant, mais voilà : nous vivons que leur espacement temporel se réduit. C'est le propre des modifications de l'humanité : il est improbable qu'elles arrivent d'un coup, d'un seul, mais se produisent, au vu de la diversité des formes de nos sociétés, par une multitude de micro-changements. Représentés sur une courbe, nous les verrions comme

une multitude de points gris se concentrant au fil de l'avancée du temps.

Nous ne serons pas là pour voir le monde d'après. Il s'agit de cycles et de bouleversements. S'il existait un évènement tel qu'il changeait la face du monde, nous risquerions bien de nous éteindre, comme les dinosaures. Nous ne pouvons, à notre échelle, que voir de petits changements, imperceptibles à l'échelle de l'univers mais même, de l'humanité. Ah, il y aura une nouvelle loi à tel sujet. Oh, telle ville a changé de bord politique et devrait bientôt s'atteler à. Regardez, les entreprises ont décidé que.

Il est évident que chaque changement important doit être initié par de petites étapes. Pour construire un mur, il faut poser une brique après l'autre. Ce que je relate n'est pas un reproche, encore moins une admonestation à ne rien changer. Plutôt un appel au calme. À trouver l'élément que nous sommes, nous-mêmes, en mesure de changer, de contribuer et de ne pas s'agiter pour autre chose. De taire les angoisses auxquelles nul n'a de réponse, de les distinguer de celles qui parcourent nos proches pour les vivre ensemble.

Dire « le monde d'après » ne peut servir qu'à faire faiblir ceux qui ont besoin d'un point de départ effectif pour effectuer des changements : ils ne sauront identifier lequel. Dire « le monde d'après » ne rend pas hommage aux actions entreprises par nos associations,

nos artistes, nos entrepreneurs et nos politiques tous ces mois avant la pandémie.

Je ne veux pas décrire le monde d'après, car je ne sais pas d'où il part. Parce que la soi-disant cassure que nous venons de vivre n'a pas transformé en profondeur tant de choses que cela, à part des gestes quotidiens. Bien sûr, ce sont ces gestes qui sont le point de départ de tout. Mais certains s'effacent, déjà, et les nouveaux ne plaisent pas assez pour qu'ils s'installent. Ils ne sont pas viables, ou accentuent des aspects préexistants et délétères (en témoignent le débat sur la mode et l'argent qui serait fait sur la vente des masques par le secteur du retail). Ces éléments risquent de soulever des colères supplémentaires, et c'est à partir de celles-ci que j'aurais hâte de le connaître : le monde d'après. Oui : la colère est intéressante en ce qu'elle peut amener au soulèvement. À la révolution ? Encore une fois, la révolution ne fait que : revenir à ce que l'on connaît déjà (c'est radical, c'est étymologique).

En attendant, nous sommes dans le monde de « pendant ».

Dans le monde de « pendant », je fais une petite chose nouvelle chaque jour. Dans le monde de « pendant », j'essaie d'ajouter un moment qui me fait plaisir à chaque semaine, puisque j'ai eu le temps de le faire pendant le confinement et que j'ai décidé de ne plus vivre sans. Mais cela est fragile : ce n'est pas mon

« monde d'après ». Cela peut disparaître, ressurgir ; ce n'est pas ancré à vie. Il suffit d'un rien pour que je cesse. Les seules choses qui sont inscrites définitivement, ce sont les événements passés : ils sont arrivés et l'on n'y peut rien changer. C'est pour cela qu'il est important de ne pas laisser arriver le pire. Désormais nous vivons dans un monde « qui a vécu une pandémie de Covid19 », « qui a vécu un confinement », où « x personnes sont décédées de la maladie ». C'est en n'agissant pas que nous avons créé ce monde. Et nous ne pouvons agir sur tout. Mais alors, quel dilemme ! Et quelles options ?

Quelle est la solution, à part de comprendre qu'il faut choisir les sujets qui nous importent et nous touchent et agir dans leur direction, et envers eux seulement ? Car nous avons si peu de temps et individuellement, si peu d'impact. Même une pandémie, pour l'instant ne changera pas tout le destin de notre espèce. Elle la réorientera à peine. À peine y aura-t-il un monde « d'après-demain ». Peut-être faut-il se concentrer sur le monde de demain, déjà, ou sur la minute que nous sommes en train de vivre. Le monde de pendant.

Dans ma rue, j'entends un vague fond sonore. Je sais que Paris est faussement silencieuse, du bruit, il y en a, mais je ne l'entends plus. Les fleurs ont poussé, et pour une raison que j'ignore, la mairie n'a pas fait couper les platanes au déconfinement alors qu'ils sont habituellement presque chauves à cette époque. Je

trouve cela plus joli ainsi. Les rues sont vides, et je ne peux savoir s'il s'agit du mois d'août ou de la fuite des Parisiens vers la campagne, qui perdurera peut-être tant que nous pourrons travailler à distance. Je n'ai plus d'argent pour la rentrée et j'ai peur de la chute de Pôle Emploi. Je cherche du travail mais je ne suis pas la seule. J'écris car cela me fait du bien et passe le temps. Je ne peux pas prévoir de visiter des proches car personne n'a confiance dans l'autorisation de voyager. Je sais que les parents, autour de moi, s'inquiètent pour la rentrée. Le monde de pendant, c'est organiser des tournois de jeux de cartes pour apaiser les enfants. C'est les faire sortir dans les rues de Paris la nuit pour leur inventer des aventures et qu'ils continuent à apprendre. C'est les faire lire et répondre à leurs éternelles questions, qui n'ont pas changé : il fait quoi, le Monsieur, par terre, dehors ?

Le monde d'après ne peut s'écrire si l'on reste assis dans un canapé à l'imaginer plutôt que d'agir dans le monde de pendant. Je dois terminer ici ma morale gratuite (je vous l'ai dit, le monde change peu), me lever et arrêter d'écrire seule. Le problème n'est pas l'art ; le problème est de penser, rédiger, communiquer seule devant un ordinateur, plutôt que de m'asseoir en cercle avec une équipe, quelle qu'elle soit et de commenter ce titre, cet appel à texte. Puissions-nous nous retrouver bientôt pour le faire.

Ah, voilà bien une chose qui a changé dans le monde : la conscience partagée qu'il n'y a pas besoin d'être ensemble physiquement pour agir ensemble. Cours de yoga sur Zoom, happenings artistiques en ligne, lecture sur tablette, etcétera. Mais si moi j'aime les vrais câlins et le papier, suis-je du monde « d'avant » ? Car je la vois là, ma solution, et seulement là, mon utopie : seulement dans la proximité à autrui.

Le partage d'informations qui a explosé ces dernières années réduit la portée du silence et a fait émerger globalement un nombre suffisamment important de problématiques pour que chacun trouve son compte en termes d'insurrection et de mise en commun des solutions possibles. Nous ne nous ignorons plus. Nous savons transmettre des émotions pour toucher et convaincre, même à travers un iPad ou une vidéo YouTube. Mais ces émotions ne seraient-elles pas édulcorées ? Amoindries par rapport à celles que nous vivons en réel ? Personne n'a de réponse à cette question et elle m'inquiète. Je veux être touchée et je veux de la surprise. Je veux avoir peur et que cela me modifie, davantage qu'un moment sociétal de confinement suite à la pandémie. La modification des corps par l'inscription dans l'ADN d'un événement vécu par un être humain a été prouvée. On parle de facteur environnemental. C'est ainsi que l'espèce humaine évolue. Il est important de conserver des contingences

dans nos vies. J'ouvre donc une question supplémentaire : si tous les risques sont maîtrisés (jusqu'à la rencontre amoureuse pour 14 % des couples se découvrant sur catalogue-Internet), quelle est la part de hasard, soit-il heureux ou dangereux, que vous accepteriez de conserver dans votre monde d'après ?

Je remonte après un café supplémentaire, et je poursuis l'écriture et les conférence calls depuis mon canapé. Ceci n'est pas une fiction. Ceci n'est pas non plus une utopie. Ceci n'est pas rafraîchissant. C'est ce que j'ai sous la main. Et il faut faire avec.

FIN

Mona Messine

Mona est née au début des années 90. Elle vit à Paris depuis 2014, après Marseille, le Brésil et New York. Diplômée en Relations internationales, après 7 ans de direction de projets, elle finit par se plonger dans l'écriture de romans, pamphlets et poésie. Son travail d'écriture porte sur l'intime, la construction, le corps, l'origine, la vie collective. Mona relit ses textes un métronome en main puisqu'elle est aussi batteuse. Elle a co-fondé une revue, Début(s), dont le premier numéro sortira en 2021.

<http://instagram.com/mona.messine/>